L'homme face à l'évolutionnisme : un animal paradoxal

Gaëlle Le Dref

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/leportique/2451>

DOI : [10.4000/leportique.2451](https://doi.org/10.4000/leportique.2451)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 28 septembre 2009

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Gaëlle Le Dref, « L'homme face à l'évolutionnisme : un animal paradoxal », *Le Portique* [En ligne], 23-24 | 2009, document 12, mis en ligne le 28 septembre 2011, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2451> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2451>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.

Tous droits réservés

L'homme face à l'évolutionnisme : un animal paradoxal

Gaëlle Le Dref

- 1 En 1858, Alfred Russel Wallace (1823-1913) et Charles Darwin (1809-1882) font état conjointement de leur théorie de l'évolution naturelle¹. L'idée d'un système de rapports nécessaires et permanents entre les êtres qui composent le monde animal et végétal disparaît². Wallace et Darwin admettent tous deux, outre l'idée transformiste déjà largement admise et ayant été en particulier développée par Lamarck au début du siècle, « la lutte pour l'existence » comme loi naturelle générale du monde vivant.
- 2 En 1859 paraît *L'Origine des espèces*, qui fait état de cette théorie de l'évolution ou de la « descendance avec modification ». Elle est résumée par Darwin sous le concept de « Sélection Naturelle », qui n'est rien d'autre, une fois donnée la variabilité et l'hérédité, que l'effet nécessaire de la concurrence vitale unifiée sous le concept de sélection naturelle. À l'encontre des théories fixistes, catastrophistes et créationnistes, Darwin, en affirmant que tous les vivants descendent de formes inférieures, plus simples, selon la loi de la Sélection Naturelle, affirme du même coup que l'homme descend, lui aussi, de formes inférieures. Loin d'être une créature de Dieu achevée de tout temps ou plus simplement apparu immédiatement comme tel, l'homme est le produit d'un processus naturel, de lois physiques, au même titre que tout le règne du vivant. En 1871, *La Filiation de l'homme* opère explicitement l'extension à l'homme de la théorie de la « descendance avec modification ». L'espèce humaine est étudiée comme n'importe quelle autre espèce et soulève les mêmes interrogations : Y a-t-il plusieurs races humaines, comment l'espèce humaine se situe-t-elle dans l'arbre de l'évolution, est-elle encore susceptible d'évoluer, est-elle toujours soumise au principe de la Sélection Naturelle, etc. ? En 1872, *L'Expression des sentiments* poursuit dans cette voie en établissant un parallélisme systématique entre les animaux et l'homme. Darwin y présente une éthologie évolutionniste comparative qui suggère largement une continuité entre le règne animal et humain, les différences apparaissant comme de degré et non de nature.

- 3 Si *L'Origine des espèces* rencontre un très grand succès et si la théorie de la Sélection Naturelle est admise par un très grand nombre de naturalistes, philosophes et intellectuels, elle subit cependant dans sa réception des interprétations et des adaptations qui n'ont rien d'anodines. Wallace aménage ainsi la théorie, dont il est pourtant lui-même un des premiers instigateurs, et publie en 1870, donc à l'époque même où Darwin réaffirme la filiation animale de l'homme ³, *Contributions to the Theory of Natural Selection*. Il affirme dans ce livre l'exceptionnalité de l'homme et lui attribue une genèse et une place spéciale dans l'ordre du vivant. Il fait de l'homme le fruit d'une Intelligence Suprême qui lui aurait octroyé une fin plus noble. Wallace ne peut pas admettre, selon un raisonnement qui lui est propre, mêlant convictions spiritistes et sélectionnisme – position qui exclut toute place laissée au hasard dans le cours de l'évolution-, que l'esprit humain puisse être le simple produit de la Sélection Naturelle.
- 4 Cette vision particulière de Wallace de la théorie de la Sélection Naturelle, qui ménage un retour à une théologie physique, fondée cette fois sur une théorie scientifique largement validée, est loin d'être la seule réinterprétation de la théorie de l'évolution par sélection naturelle. Celle-ci fait souvent les frais de systèmes de philosophie morale et politique qui font de la lutte pour l'existence le centre de leur réflexion et qui assimilent plus ou moins explicitement l'évolution naturelle au progrès. Ainsi, Spencer (1820-1903), qui publie *Les Premiers principes* en 1860, élabore un système synthétique, l'évolutionnisme, selon lequel tous les phénomènes humains sont soumis à la loi d'évolution. Il en va donc ainsi de la morale, de l'art, de la société, de l'économie... De là, Spencer déduit que l'homme doit se soumettre, afin de continuer sur la voie du progrès, aux lois qui régissent toute la nature, à commencer par la sélection qui apparaît chez lui sous l'expression de « survivance du plus apte ». Spencer donne ainsi naissance à ce qu'on a appelé par la suite le « darwinisme social », ancêtre de la sociobiologie, et qui prône un libéralisme intégral, qui doit permettre, mécaniquement, l'éviction des plus faibles et la promotion des meilleurs. Ces considérations sur l'animal humain rencontrent un très grand succès parmi les classes dominantes de l'époque, succès qui ne s'est pas démenti jusqu'à nos jours dans ses formes actualisées.
- 5 Face au libéralisme de Spencer, Galton (1822-1911) aménage lui aussi à nouveaux frais la théorie darwinienne de l'évolution et établit les principes d'un eugénisme politique. Selon lui, la sélection doit se poursuivre à l'égard des caractères intellectuels et, à cet effet, il faut engager une action de sélection artificielle institutionnalisée qui doit se substituer à la nécessité de la sélection naturelle. Il publie en 1869, *Hereditary Genius. An Inquiry into its Laws and Consequences*, dans lequel il expose qu'il est possible de produire une race d'hommes plus performante au moyen de mariages judicieux, de la même façon qu'on améliore une race animale par sélection artificielle. Il affirme avec force l'importance des institutions sociales car c'est d'elles que dépendent en effet l'amélioration ou la dégénérescence de l'espèce humaine. C'est dans *Inquiries into Human Faculty and its Development*, publié en 1883, qu'apparaît pour la première fois le terme "eugenic". Galton recommande alors une forme douce de l'eugénisme, à savoir un eugénisme positif visant à « reconnaître les symptômes des lignées ou races supérieures, et à les favoriser de sorte que leur progéniture soit plus nombreuse et remplace graduellement celle de la vieille race ».
- 6 Dans tous les cas, et Spencer et Galton ont fait de très nombreux émules, il s'agit bien de reconnaître que l'homme est une espèce animale soumise aux mêmes lois que tous les êtres vivants. Cela implique que, en tant que tel, l'homme peut être domestiqué et

sélectionné : les artifices sociaux et institutionnels sont chargés par ces auteurs de prendre le relais de la Sélection Naturelle, faisant de l'évolution humaine une marche vers le progrès. *In fine*, de par l'exceptionnalité de son esprit et de ses diverses facultés, l'homme se situe à la limite, voire serait susceptible de passer les bornes, de l'animalité. Ainsi, la « sortie » hors du champ de l'animalité par les évolutionnistes s'effectue paradoxalement sur fond d'animalisation ou de biologisation à outrance. Aussi, si l'on parle bien d'espèce humaine comme on parle d'espèce animale, le concept de *genre* humain, au sens d'*humanité*, s'efface du même coup au profit d'une conception biologique. Par conséquent, rien n'empêche, en toute logique, de poser la question de l'existence des *rac*es humaines, la variabilité des caractères humains légitimant une éventuelle taxinomie de son espèce particulière, et, par suite, celle de l'origine et de la place des différentes races dans le processus de la Sélection Naturelle et de la marche de la civilisation. Remarquons que le fait de considérer l'existence de races humaines n'implique pas nécessairement une pensée ou une philosophie raciste prônant la domination, l'exclusion ou l'élimination des races dites « inférieures ». C'est ainsi le cas de l'anthropologie de Darwin, qui non seulement condamne l'eugénisme comme indigne, mais encore lance un appel de tolérance et d'amour envers les races inférieures, dont il doute d'ailleurs par moments de la pertinence épistémologique. Mais force est de constater que l'existence de races, voire de sous-espèces, est rarement mise en question, sinon jamais, par les naturalistes acquis à la cause de la Sélection Naturelle ou à celle de « la survivance du plus apte ». Les « darwiniens » élaborent très souvent des philosophies franchement racistes. C'est le cas de Galton ou de Spencer, déjà cités, mais c'est chez Haeckel (1834-1919) et ses disciples, ou encore chez Agassiz (1807-1873), que l'on trouve les formes les plus achevées de théories racistes évolutionnistes. Les espèces, sous-espèces et races se retrouvent alors prises dans une lutte pour l'existence, ce qui légitime chez Agassiz ségrégation et proposition d'*apartheid*⁴, et chez Haeckel un combat à mort entre les nations, celles-ci représentant chacune idéalement une race. Pour de tels auteurs, la lutte pour l'existence et la Sélection Naturelle doivent se perpétuer par tous les moyens, et au sein du genre humain tout entier. Là encore, ces porte-parole de la cause darwinienne ont une postérité importante. La *Ligue moniste* fondée par Haeckel en 1906 sera une pensée précurseur de l'idéologie nazie⁵ et le racisme scientifique qu'il a pu inspirer est loin d'avoir disparu aujourd'hui des mentalités.

- 7 Il apparaît donc que la reconnaissance du statut animal de l'homme donne lieu à des philosophies politiques et morales naturalistes où les concepts d'éducation et de liberté tendent à faire place aux notions de dressage, de sélection et d'instincts. Parallèlement, cette « animalisation » s'associe chez la plupart de ces naturalistes à un statut d'exceptionnalité accordé à l'espèce humaine dont l'évolution prend la forme d'un progrès et d'un perfectionnement vers un au-delà du devenir-animal. On ne reconnaît en définitive à l'homme son animalité que pour mieux l'en extirper. L'évolutionnisme établit un rapport paradoxal entre l'homme et l'animalité, qui induit une objectivation biologisante et un darwinisme social fait de sélection et de domestication, dont la justification dernière se trouve être une sortie hors de l'essence animale de l'homme. Il n'est pas question que l'homme demeure un être vivant médiocrement rivé à son animalité. Les darwiniens qui font profession de philosophes et d'idéologues formalisent ainsi une sorte de dialectique matérialiste dont l'aspect paradoxal dissimule souvent mal contradiction logique et incohérence.

- 8 La reconnaissance de l'animalité humaine ne s'accompagne donc pas nécessairement d'un regain de modestie quant au statut de l'humanité dans le monde, ni encore d'une particulière sympathie pour les autres animaux, ni mêmes pour les différentes races humaines dont on affirme l'existence. L'évolutionnisme, malgré son apparent continuisme, est un naturalisme ambigu : il n'accepte généralement pas la communauté d'essence entre l'homme et l'animal, ni même, au fond, la naturalité de l'homme tel qu'il existe.
- 9 Nous nous proposons d'analyser ces différents pans et étapes de l'évolutionnisme tel que présenté dans cette introduction afin de montrer comment celui-ci part de la théorie de la Sélection Naturelle et donc de la continuité de nature entre l'homme et l'animal, instaure dans le même temps l'exceptionnalité de l'homme et parvient au terme de ses développements à une utopie tout aussi bien post-humaine que post-animale.

De la théorie de la Sélection Naturelle à la continuité de nature entre l'homme et l'animal

- 10 La Sélection Naturelle, principal moteur de l'évolution, sous-tend variabilité aléatoire et hérédité des caractères ainsi que l'expose Darwin à la fois dans *L'Origine des espèces* et *La Filiation de l'homme*. Si Darwin fait bien de la Sélection Naturelle la cause principale, il ne cesse de répéter que celle-ci n'est sans doute pas la cause unique de l'évolution et que la variabilité des caractères, en particulier, n'est pas nécessairement aléatoire et « qu'un grand poids doit être attribué aux effets héréditaires de l'usage et du défaut d'usage, pour ce qui est à la fois du corps et de l'esprit [...] à l'action directe et prolongée du changement des conditions de vie [...] aux retours occasionnels à des structures antérieures (sans) oublier ce que j'ai nommé croissance "corrélée" »⁶. Autrement dit, Darwin croit à la théorie des caractères acquis, adhère en partie à l'adaptationnisme, accorde de l'importance à l'atavisme et prend en compte les théories du développement (c'est-à-dire au fait qu'au cours de l'ontogenèse, la modification du développement d'un organe peut être corrélé à, ou entraîner, d'autres variations organiques).
- 11 La théorie Darwinienne est une théorie de la descendance avec modifications, de la même manière que le transformisme de Lamarck (1744-1829), et, comme telle, elle implique un continuisme. Il y a continuité fondamentale entre toutes les formes de vie, de la plus simple à la plus complexe. Darwin va jusqu'à y ajouter un gradualisme, à savoir l'hypothèse selon laquelle les passages d'une espèce à une autre se font par changements progressifs et insensibles. Pour Darwin, l'évolution naturelle ne fait pas de « sauts ». Il est donc hors de question de penser la singularité de l'espèce humaine comme le produit d'un bond de l'évolution. L'homme n'a jamais été un « monstre prometteur », selon l'expression de Richard Goldschmidt (1878-1958) dans *La Base matérielle de l'évolution* (1933), apparu brusquement au terme d'une mutation majeure⁷ qui se serait ensuite propagée et stabilisée dans une descendance suffisamment nombreuse pour composer une nouvelle espèce.
- 12 Or, pour prouver ou démontrer que l'homme est le fruit de l'évolution naturelle et donc qu'il descend de quelque forme inférieure, il faut pouvoir montrer qu'il est capable de variabilité et que si variations il y a, elles sont transmissibles selon les mêmes lois que chez les animaux⁸. Et si l'homme est susceptible de variabilité, on peut se demander

légitimement si l'espèce humaine est composée de sous-espèces ou de races et si la loi de Sélection Naturelle est opérante pour l'espèce humaine telle qu'elle existe dans sa forme actuelle.

- 13 À cette série de questions, Darwin répond systématiquement par la positive dans *La Filiation de l'homme*. Cela implique que l'homme est un vivant comme les autres et donc qu'il descend de formes inférieures, celles-ci ayant laissé leurs empreintes à travers différents traits de l'espèce humaine. Darwin conclut que la croyance en la création séparée n'est finalement que superstitions sans fondement. Face aux nombreuses preuves observables de notre ascendance dans la structure et le développement comparés de l'homme et des autres mammifères, « ce n'est rien d'autre que notre préjugé naturel, et cette arrogance qui a conduit nos ancêtres à prétendre qu'ils descendaient de demi-dieux, qui nous fait hésiter devant cette conclusion »⁹. La singularité de l'homme n'est ainsi pas exceptionnalité, du moins au regard des lois de la nature. Cette « merveille et gloire de l'univers » qu'est l'homme n'est donc ni un miracle ni l'effet d'une cause transcendante.
- 14 Darwin est très conséquent : il prend la mesure tant de sa théorie de la descendance avec modification que des observations « de terrain ». Ainsi, pour Darwin, ce n'est pas seulement dans la structure corporelle qu'il faut chercher la filiation de l'homme. Celle-ci se manifeste tout autant au niveau de son intellect que de ses comportements. Darwin se livre donc à une éthologie comparée de l'homme et des autres animaux. Ainsi constate-t-il une gradation et une évolution dans les facultés morales et mentales et en déduit-il que ce qui donne cette impression d'évolution « incomparable » de l'homme tient en fait à ses hautes facultés intellectuelles et à son langage articulé, qui en plus de ses instincts sociaux très développés, lui permettent d'éduquer sa progéniture et d'opérer ce qu'il est convenu d'appeler le passage de la nature à la culture. Dès lors, même le sens moral ou le sens esthétique, sans parler de facultés intellectuelles telles que la mémoire ou la faculté de délibérer, ou émotionnelles, comme l'affection ou la colère, existent chez les animaux, bien que sous des formes parfois extrêmement frustrées. Ces facultés présentes à l'état primitif chez les animaux sont les préalables indispensables aux facultés développées chez l'homme. Elles préparent, en termes logiques – et non théologiques ou finalistes –, à l'humanité¹⁰. Il n'est pas scandaleux de parler de l'intelligence d'un animal, car il est nécessaire d'interpréter comme tel, au sein de la théorie de l'évolution, chacun des effets positifs d'une conduite autocorrective retenue par la sélection naturelle. C'est un *primordium* de manifestations plus puissantes de l'intelligence rationnelle. De même trouve-t-on dans le règne animal des *primordia* du sentiment de la beauté, du langage, de l'art, de la technique, de la socialité, des sentiments moraux, de l'apprentissage. Pour être des réalités et des activités humaines, ces termes, dont la signification propre ne doit être rapportée qu'à l'humain pour que leur usage reste légitime, peuvent servir à désigner des éléments de la vie animale¹¹. Ainsi Darwin peut-il dire : « tout animal, quel qu'il soit, doué d'instincts sociaux bien affirmés incluant les affections parentales et filiales, acquerrait inévitablement un sens moral ou conscience, dès que ses capacités intellectuelles se seraient développées au même point, ou presque, que l'homme »¹².
- 15 Nous avons dit, plus haut, que Darwin avait répondu par la positive à l'ensemble des questions posées sur la place de l'homme dans la nature. Ainsi, l'homme descend bien de quelque forme inférieure. Il est susceptible comme tout être vivant de variabilité. Celle-ci se manifeste aussi bien entre les individus qu'entre les différentes races.

L'homme peut aussi transmettre par l'hérédité les plus hautes facultés comme les tares. Enfin, soumis aux mêmes lois de la nature que n'importe quel animal, la Sélection Naturelle continue son œuvre, mais cette fois non tant entre les individus – ce qui est le processus normal au sein de la *nature*, qu'entre les différentes races –celles-ci ayant évolué différemment du fait de la *culture*. Selon Darwin, mais aussi T. H. Huxley, qui ne s'en réjouit pas, les races dites inférieures sont vouées à l'extinction au même titre que les grands singes, selon un processus qui tient tout autant de la Sélection Naturelle que du « choc des civilisations » et les supérieures (pour ne pas dire la supérieure tant il est entendu qu'est ainsi désignée la race blanche de culture occidentale) sont promises à toujours davantage de perfection –même si Darwin précise que le progrès n'est pas inéluctable.

- 16 Au final, Darwin évite l'écueil de la préparation, dite aussi théorie de la prédestination, ou du finalisme, la version moderne de cette lecture de l'évolution étant la « prévisibilité ». Il ne réintroduit pas de théologie physique. Il n'érige pas de barrière entre le reste du monde animal et l'homme, mais il établit au contraire une continuité totale. L'homme n'est pas une exception. Il n'échappe pas aux lois de la nature. Pour autant, sa singularité n'est pas niée.
- 17 Après *L'Origine des espèces*, de nombreux auteurs écrivent sur cette filiation et continuité de l'homme avec l'animal et élaborent à partir de là des systèmes philosophiques ou idéologiques qui prétendent à l'objectivité sous prétexte de cette assise scientifique. Nous l'avons dit plus haut : le darwinisme s'est vite mué en darwinisme social et théorie eugéniste. Il est devenu coutumier en philosophie des sciences ou en épistémologie d'opposer Darwin, scientifique et philanthrope, à ses mauvais disciples – racistes, eugénistes et inégalitaristes. Pourtant, on l'a vu, Darwin n'hésite pas à parler de races inférieures et supérieures, à utiliser les termes de perfection et de progrès, à évoquer l'extinction des races inférieures comme une sorte de nécessité naturelle, et par ailleurs, tombe d'accord avec Galton sur un point : l'espèce humaine est menacée de dégénérescence biologique du fait qu'elle protège ses membres les plus fragiles et les plus faibles. Précisons qu'en revanche, il condamne moralement l'eugénisme ainsi que l'abandon des institutions d'assistance. Il est probablement naïf, voire faux, d'opposer ainsi Darwin et tous ceux qui sont à l'origine du darwinisme social et de l'eugénisme, comme ayant été des darwiniens ratés ou pervers. Sans doute serait-il plus juste de dire que l'idéologie n'était déjà pas absente de l'œuvre de Darwin, et que, bien qu'il élabore une éthique matérialiste fondée sur la sympathie universelle élevée au rang de devoir moral, il offre des arguments scientifiques à tous ceux qui, et ils étaient fort nombreux à cette époque, pensent l'humanité ou leur nation menacée de dégénérescence ¹³, que ce soit par le métissage, la procréation invasive des faibles, des fous et des brutes ou l'arrivée de migrants indésirables de races « inférieures ».

De la singularité à l'exceptionnalité de l'espèce humaine

- 18 Ce qui distingue réellement, d'un point de vue épistémologique, le darwinisme social de la théorie de la Sélection Naturelle telle que d'abord exposée par Darwin, c'est que l'homme n'est plus simplement un animal singulier mais un animal d'exception : il surpasse l'ensemble des vivants en entrant dans la culture. Alors que Darwin maintenait une frontière ouverte entre animalité et humanité, nombreux sont ceux qui vont réinstaurer subrepticement une frontière aux bornes infranchissables. Être d'histoire et créateur d'un monde propre, non soumis à son environnement, l'homme

devient pour les évolutionnistes l'espèce en qui coïncident évolution et progrès. Il est, en effet, le seul à pouvoir contrôler biologiquement, par des mesures sociopolitiques en particulier, son propre progrès en tant qu'espèce, ce que nul autre animal ne peut faire. La civilisation, pour reprendre les termes de Peter Sloterdijk, fait ainsi office de véritable « couveuse »¹⁴. Le darwinisme social et ses avatars, sous couvert d'un discours scientifique mettant en avant la continuité entre l'homme et l'animal, font œuvre en réalité d'un vaste récit, pris entre l'utopie et le mythe, mettant en scène l'homme s'arrachant à sa condition animale. C'est donc l'exceptionnalité de l'espèce humaine, animal de culture et de civilisation, qui fonde dans un second temps l'idéologie évolutionniste.

- 19 Cette exceptionnalité apparaît en fait déjà chez Darwin de façon indirecte dans *La Filiation de l'homme*, lorsqu'il opère un glissement entre observations éthologiques et biologiques d'une part, et anthropologie d'autre part. Il décrit ainsi longuement comment l'homme, développant l'instinct de sympathie et les instincts sociaux en général, en même temps que ses facultés intellectuelles, tend à fonder des sociétés où sont instaurées aides et assistances aux plus faibles et fragiles des individus. L'homme est, selon Darwin, le seul animal à agir ainsi au-delà des liens filiaux ou de parentèles. Il doit donc son statut d'exceptionnalité, sa « dignité » selon le terme utilisé par Darwin, à sa capacité à être moral, c'est-à-dire à faire preuve de sympathie sans être motivé par un lien direct de parenté ou un intérêt égoïste à court terme. L'instinct-vertu de sympathie s'étend ainsi, d'un point de vue tant évolutionniste qu'historique, à la tribu, la nation, et, progressivement, aux autres nations et aux autres races, et, pour finir, aux animaux. L'espèce humaine gagne en humanité ce qu'elle perd en patrimoine biologique et, conclut Darwin, c'est par cette humanité fondée en dernier ressort sur le sentiment et l'entendement à la fois, qu'existe le « devoir moral » tel que décrit par Kant. En d'autres termes, Darwin élabore une généalogie de la morale matérialiste et immanentiste, fondée sur la continuité des caractères entre l'animal et l'homme, d'où il en déduit dans un apparent paradoxe, son exceptionnalité. Le paradoxe n'est en effet qu'apparent car, en fait, la double apparition de la morale et de la civilisation obéit à la loi de la Sélection Naturelle. Celle-ci instaure ainsi sa propre rupture, la fin de sa propre effectivité en sélectionnant chez l'homme des instincts et caractères anti-sélectifs, conduisant à protéger et aider les plus faibles. La Sélection Naturelle entraîne sa propre disparition dans le cas de l'évolution humaine. C'est ce que Patrick Tort appelle « l'effet réversif de l'évolution », qui décrit donc une rupture dans la continuité, un véritable mouvement dialectique. C'est sur le fondement de cette anthropologie naturaliste non biologisante – puisque le fait moral s'émancipe de toute condition matérielle et fonde la morale et le droit – que Darwin exprime ses espoirs d'une humanité future meilleure, privilégiant la bienveillance envers autrui et permettant institutionnellement le développement des facultés intellectuelles et créatrices. C'est donc l'éducation et des dispositions socio-politiques qui doivent, en pratique, améliorer l'espèce humaine et l'éloigner toujours davantage de son état primitif et sauvage. Dans le cas contraire l'homme, animal singulier, n'a rien d'exceptionnel. Son exceptionnalité est en quelque sorte en devenir permanent et jamais définitivement acquise, la barbarie menaçant toujours la civilisation, même la plus ancienne. Ainsi, si Darwin accorde une certaine exceptionnalité à l'homme, il n'en fait pas un état et encore moins une essence mais plutôt une puissance d'être. Son exceptionnalité est à réaliser à partir de son animalité par le biais de l'entendement qui doit faire de l'instinct de sympathie le fondement d'une éthique de la responsabilité envers autrui.

- 20 De la même façon que l'on a avec Darwin une éthique naturaliste non biologisante, l'ébauche de projet politique que l'on peut déduire de son anthropologie n'est elle-même pas fondée sur des critères biologiques : pour lui, il n'est pas question de sélectionner les individus de quelque manière que ce soit. Il n'en est pas de même pour la plupart de ses successeurs. Car s'ils retiennent l'idée d'améliorer l'espèce humaine sur la base de son exceptionnalité, c'est sur le support de la nature biologique animale de l'homme. Il s'agit, d'une manière générale d'obéir et même de faire respecter la Sélection Naturelle, élevée au rang de principe moral et politique. Promouvoir le progrès du genre humain, c'est alors améliorer l'espèce ou la race d'un point de vue biologique. Progrès et évolution sont rendus conceptuellement synonymes et par conséquent les lois humaines doivent prendre modèle sur les lois de la nature. Plutôt qu'éduqué, l'homme est donc élevé et domestiqué. Or, l'élevage implique le contrôle de la reproduction et la sélection des individus par des mesures eugénistes, aussi bien négatives que positives, ainsi que le préconisent Galton ou Haeckel. La domestication, elle, implique la soumission aux impératifs sociaux ou communautaires, idée que Haeckel développe particulièrement.
- 21 Tel est le paradoxe, non résolu celui-là, du darwinisme social, et plus tard de la sociobiologie : on prétend sortir l'humain de ses bas instincts et de sa barbarie, de sa médiocrité animale, tout en le rivan à ses déterminations biologiques. L'instinct menace l'état de civilisation mais les liens sociaux font obstacle à la lutte pour la vie et affaiblissent l'humanité. Si Darwin résolvait la contradiction en instaurant à la fois une rupture et une continuité entre la morale et la civilisation d'une part et les lois de la nature d'autre part, au profit d'un discours distinct sur les questions humaines et les problèmes biologiques, le darwinisme social et la sociobiologie n'y parviennent pas et sapent les fondements de la morale et de la démocratie participative et représentative d'un seul mouvement. De la morale ne reste en effet qu'une éthique devant s'inspirer des comportements animaux, glissement d'autant plus facile à effectuer que ceux-ci auront été préalablement décrits en termes anthropomorphiques ¹⁵ et, concernant la politique, il ne reste qu'une seule possibilité : la biocratie, menée, on s'en doute, par des experts agissant au nom du bien de l'humanité toute entière. Ainsi, le totalitarisme apparaît comme une forme particulièrement adaptée à ces projets grandioses, qu'ils soient conservateurs ou progressistes, de droite ou de gauche. Des contemporains de Darwin aux plus actuels de nos sociobiologistes, tel que Richard Dawkins, la liste est longue de ceux qui se sont enfoncés, en général avec de très bonnes intentions envers l'entité abstraite du genre humain (plus rarement envers les individus concrets), dans la logique de l'amélioration de l'espèce humaine sur le fondement de logiques biologisantes. Citons, par exemple, Alexis Carrel et Charles Richet, Haldane, Julian Huxley et Hermann Müller, et les découvreurs de la structure de l'ADN, Watson et Crick, tous, penseurs et scientifiques se réclamant de l'évolutionnisme et dont les œuvres ont eu un immense succès, malgré des projets politiques eugénistes affichés. Pour tous ces auteurs, l'homme doit dépasser son essence actuelle sur la base de ses déterminations biologiques, sortir de sa basse animalité par les lois mêmes qui régissent sa nature animale. L'humanité doit renaître à elle-même ou naître enfin, se transcender, en se soumettant aux lois des ingénieurs du vivant, de ceux qui connaissent tout à la fois la fin surnaturelle de l'homme et les déterminations biologiques qui le gouvernent.

Une utopie post-humaine et post-animale

- 22 *In fine*, l'évolutionnisme, dans ses différentes manifestations philosophiques et idéologiques, tend à élaborer des utopies dominées par l'idée du surhomme ou d'une post-humanité. Les faibles, les malades, les fous, les homosexuels, les handicapés mentaux, les infirmes, les délinquants -mais la liste n'est pas exhaustive et elle varie selon les auteurs- voient leur disparition ou leur éradication régulièrement annoncée par les prophètes du tout-biologique. Constatant que les hommes ont besoin de croire, Wilson ne dit-il d'ailleurs pas que « l'épopée évolutive » est le « meilleur mythe »¹⁶ que l'on puisse proposer aux populations afin d'orienter les énergies ? L'éviction des inférieurs, quelle que soit la normativité mise en œuvre, est le programme de tout système ayant pour principe ultime la loi de sélection naturelle. Ses promoteurs se sentent en charge du troupeau humain et se veulent des bergers attentifs, soucieux d'éliminer les éléments indésirables. Gardiens aujourd'hui du patrimoine génétique comme ils l'étaient autrefois de l'ordre moral et de la pureté du sang, les évolutionnistes sont passés d'un racisme et d'un inégalitarisme traditionnels à ce qu'on appelle parfois « un racisme du gène » et à un spécisme dont le cœur se trouve dans la volonté d'orienter l'espèce humaine définitivement hors du destin animal que la nature lui a donné. Ainsi, l'idée de modifier l'espèce humaine au moyen des biotechnologies pour constituer une nouvelle espèce « évoluée », loin de la nature primitive, trouvent-elles de plus en plus d'échos dans la littérature ou la philosophie. Certains, comme Macfarlane Burnet, prix Nobel en 1960¹⁷, envisage sérieusement d'aboutir à une humanité où les êtres supérieurs et les êtres inférieurs seraient séparés grâce à un système de castes héréditaires, l'effet espéré étant la subdivision à terme du genre humain en deux espèces distinctes.
- 23 Aussi folle que puisse sembler une telle perspective, elle n'est pourtant pas si éloignée d'une réalité en train d'émerger et elle n'est pas seulement le fait de quelques individus isolés, misanthropes et irrationnels. En effet, l'opinion, scientifique ou non, est inconsciemment imprégnée par les idées du darwinisme social et de la sociobiologie. Il est commun d'entendre que certains dons sont innés – comme certaines déviations –, que le racisme a des bases scientifiques, que la libre concurrence est plus favorable à la société qu'un encadrement étatique ou que l'on doit tout mettre en œuvre pour établir une « méritocratie ». Plus insidieusement, l'eugénisme est lui aussi devenu une pratique courante et tolérée à travers ce qu'on appelle « l'eugénisme libéral » ou individuel¹⁸. Le diagnostic préimplantatoire ou prénatal, suivi de la possibilité de sélectionner et d'éliminer le ou les fœtus ou embryons anormaux, est un eugénisme qui ne dit pas son nom. Les naissances d'enfants trisomiques deviennent inexistantes en Occident, par exemple. Toute naissance n'est pas désirable aux yeux de la société et les individus intègrent ce fait dans leur décision de garder ou non un enfant. Si aujourd'hui seules certaines maladies particulièrement graves et mettant le diagnostic vital en jeu peuvent justifier d'un avortement thérapeutique, il n'est pas exclu que, demain, la présence de gènes, que l'on aura découvert, prédisposant à l'homosexualité ou à l'obésité ne soit pas considérée comme réductrices pour l'enfant à venir, étant donné l'état de la société censée l'accueillir. La sélection humaine a lieu dès aujourd'hui, elle n'est ni un souvenir du passé ni une vision d'avenir inquiétante. L'absence de structures d'accueil pour les « anormaux », la possibilité de l'avortement thérapeutique ou encore la stérilisation des handicapés mentaux -permise par la loi du 4 juillet 2001

en France, y compris sans l'autorisation de l'intéressé(e) – sont des illustrations de l'eugénisme contemporain – largement de type négatif.

- 24 Le DPI et une connaissance plus approfondie du génome sont des outils sur lesquels nos ingénieurs biologiques et gardiens de troupeau fondent souvent leur espoir pour transformer l'humanité et l'emmener vers un futur meilleur mais les potentialités restent faibles : le fantasme du tout-génétique¹⁹ a fait long feu et le diagnostic préimplantatoire et l'avortement thérapeutique ne peuvent servir de base à une solution globale simple pour l'amélioration de l'espèce humaine. En revanche, le développement des biotechnologies entrouvre une nouvelle voie : celle de modifier directement la nature humaine dans son corps avant ou après la naissance. Si cela n'est pas encore d'actualité – à l'exception de quelques exploits médicaux –, l'idée a enthousiasmé de nombreux penseurs qui y ont vu là le moyen de transcender enfin notre humanité animale et qui se sont fait appeler fort logiquement les transhumanistes²⁰. Le surhomme prend forme dans les esprits : puissant, maître de ses émotions, ignorant la souffrance et baignant dans l'ataraxie, en somme, sans plus aucune des caractéristiques de l'existence qui appartiennent à la vie animale sensible. Dans l'utopie post-humaniste, c'est donc finalement l'homme en tant que vivant que l'on veut faire disparaître.
- 25 La théorie de l'évolution telle qu'énoncée par Darwin a donné lieu à l'évolutionnisme et à sa conception très particulière du rapport de l'homme à son animalité et à la vie. Le concept de Sélection Naturelle qui affirme la filiation animale de l'homme n'induit pas *a priori* de l'objectiver en son entier. Pourtant, cette tendance idéologique à la biologisation de l'humain est remarquablement durable et influente.
- 26 Finalement, sous couvert d'un naturalisme affiché, darwinisme social, sociobiologie et transhumanisme ou toute autre utopie posthumaniste, ne mettent en avant la communauté de nature de l'homme avec l'animal que pour mieux l'en abstraire. On n'assiste pas tant à la réduction de l'homme à son animalité qu'à la négation de celle-ci. Animalité et humanité sont niées dans un même mouvement logique à la fois anti-naturaliste et anti-humaniste. L'humain est nié en même temps dans le fait d'être simplement vivant et dans son humanité. Il est ramené à de l'inerte, soit comme simple chose matérielle soit comme idée abstraite. L'évolutionnisme propose des réponses simples à la complexité de la question humaine. Elle tente de *résoudre*, sinon de *dissoudre* celle-ci dans une démarche qui n'a rien d'inoffensif en termes éthiques et politiques, et qui, contrairement aux apparences, n'a rien non plus de scientifique.

NOTES

1. . Cette « découverte conjointe » est parfois méconnue, Wallace s'étant finalement effacé derrière Darwin au moment de la déclaration officielle de « paternité » de la théorie. Si l'on veut des détails sur ce point, qui révèle finalement tout autant de l'histoire de l'idée d'évolution naturelle que de la biographie de ces deux fondateurs de l'évolutionnisme, on peut se reporter à Stephen Jay GOULD, *le Pouce du panda. Les grandes énigmes de l'évolution*, Paris, Grasset et Fasquelle,

1982, en particulier dans les chapitres intitulés « Sélection naturelle et esprit humain : Darwin contre Wallace » et « Au beau milieu de la vie ». S. J. Gould montre bien aussi à quel point les deux auteurs se sont ensuite écartés, Wallace étant, au contraire de Darwin, ce qu'on peut appeler un « hyper sélectionniste », ce qui l'a conduit *in fine* à une théorie dite de la « préparation », qui fait de l'homme la fin immanente de l'histoire naturelle. Pour une analyse plus précise de la théorie de l'évolution telle qu'elle s'est présentée à la fois et quelque peu différemment pour Darwin et Wallace, on peut lire Georges CANGUILHEM, *Les Concepts de « lutte pour l'existence » et de « sélection naturelle » en 1858 : Charles Darwin et Alfred Russel Wallace*, Paris, Les conférences du Palais de la Découverte, Série D, n° 61, 1959.

2. . La théorie darwinienne de l'évolution naturelle est très largement et très rapidement acceptée parmi les scientifiques et les intellectuels, même si bien sûr on trouve une certaine résistance des adeptes du créationnisme.

3. . Darwin est cependant soutenu par certains naturalistes évolutionnistes tel que Thomas Henry Huxley (1825-1895) dont l'œuvre est tout à la fois soutien et hommage à celle de Darwin, et qui réaffirme ainsi avec insistance, face aux résistances diverses, la parfaite continuité entre le règne animal et l'espèce humaine, et, au-delà, dans tout le règne du vivant, ainsi qu'entre l'inanimé et l'animé, ceux-ci répondant aux mêmes lois physiques. Toute cette continuité n'empêche pas, selon Huxley, de considérer la spécificité de l'espèce humaine, produit particulier de l'évolution naturelle au sens où celui-ci s'en abstrait au moyen du langage et de la culture. On peut lire ces différentes hypothèses dans Thomas Henry HUXLEY, *Du singe à l'homme*, Paris, Scheicher Frères, 1910.

4. . Ces propositions de ségrégation et d'*apartheid* prennent place dans le contexte de la guerre de Sécession et de la victoire du Nord sur le Sud.

5. . Elle inspira entre autre la création des *Lebensborn*.

6. . Préface de *La Filiation de l'homme*, traduction Michel Prum.

7. . Le terme de « mutation » est bien sûr anachronique, mais c'est ainsi que cela serait dit en termes contemporains.

8. . Voir Charles DARWIN, *La Filiation de l'homme et la Sélection liée au sexe*, Paris, Éd. Syllepse, 2000, 2^e tirage, p. 88.

9. . *La Filiation de l'homme*, op. cit., p. 107-108.

10. . De la même façon que chez Aristote dans le *De Anima*, l'âme végétative prépare à l'âme motrice et désidérative, qui elle-même prépare à l'âme intellectuelle. Chaque étape du vivant ainsi exprimé est donc clairement distinguée et hiérarchisée, quoique Aristote précise bien que l'animal est déjà parfait, en même temps qu'est affirmé la continuité des vivants entre eux.

11. . Ces dernières remarques sont empruntées à Patrick Tort dans sa préface de *La Filiation de l'homme* (déjà cité).

12. . *La Filiation de l'homme*, op. cit., p. 184.

13. . On peut lire à ce sujet André PICHOT, *L'Eugénisme ou les Généticiens saisis par la philanthropie*, Paris, Hatier, 1995.

14. . Peter SLOTERDIJK, *La Domestication de l'Être*, Paris, Mille et une nuits, 2000.

15. . C'est ce que fait, par exemple Edward O. Wilson en fondant la sociobiologie.

16. . *Sur la nature humaine* (1978).

17. . Voir *Endurance of Life. The Implications of Genetics for human life* (1978).

18. . On peut lire à ce propos Jean GAYON et Daniel JACOBI (dirs.), *L'Éternel retour de l'eugénisme*, Paris, PUF, 2006.

19. . Que l'on peut résumer par la formule « un gène est égal à un caractère phénotypique », c'est-à-dire une sorte d'équivalence mécanique entre le génotype et le phénotype.

20. . Bien que ne se réclamant pas nécessairement de ce titre, Henri ATLAN (voir en particulier *L'Utérus artificiel*, Paris, Seuil, 2005) en France et Peter SLOTERDIJK en Allemagne, qui se réclame

d'ailleurs d'un « post-humanisme » dans *Règles pour le parc humain*, Paris, Mille et une nuits, 1999, peuvent être considérés comme des représentants du transhumanisme.

AUTEUR

GAËLLE LE DREF

Gaëlle Le Dref doctorante à l'Université de Strasbourg.